Document generated on 04/19/2024 10:24 p.m.

Recherches sociographiques

Yvan LAMONDE et Esther TRÉPANIER (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*

Nicole Dubreuil-Blondin

Volume 28, Number 2-3, 1987

La famille

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056310ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056310ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dubreuil-Blondin, N. (1987). Review of [Yvan LAMONDE et Esther TRÉPANIER (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*]. *Recherches sociographiques*, *28*(2-3), 459–462. https://doi.org/10.7202/056310ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qui continuent de jouer un rôle important dans l'Église et dans la société québécoises. Espérons que d'autres ouvrages du genre viendront compléter le tableau et enrichir le palmarès déjà assez enviable de la nouvelle sociologie québécoise des religions.

Jean-Guy VAILLANCOURT

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Yvan LAMONDE et Esther TRÉPANIER (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 319p.

Même si le livre néglige de mettre le fait en évidence, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec* est la présentation des actes d'un colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal, les 19 et 20 avril 1985, sous les auspices de l'I.Q.R.C. La question de la modernité, pour reprendre les termes de la page couverture, y est abordée « à travers l'étude des pratiques et des discours culturels et scientifiques qui l'ont constituée [...] en tant que processus historique, parallèle à la modernisation de la société québécoise du XXe siècle ». L'ouvrage est donc composé d'une suite d'articles sur une pluralité de champs analysés par les auteurs-conférenciers (poésie : Jacques Blais ; roman : Jacques Allard ; critique d'art : Esther Trépanier et François-Marc Gagnon ; théâtre : André-G. Bourassa ; musique : Marie-Thérèse Lefebvre ; sciences naturelles : Raymond Duchesne ; sciences sociales : Marcel Fournier ; médias de la culture populaire : Elzéar Lavoie), dont le regroupement est déjà l'indice d'une modernité consolidée, celle qui engendre les spécialistes et les spécialités.

Pourquoi ces analystes ont-ils choisi, et l'on semble assister ici à une sorte de mouvement concerté, de porter leur attention sur cette immense zone grise qui s'étend entre deux passés glorieux (ou, du moins, que les vagues successives de nos nationalismes nous ont incités à considérer comme tels) : celui déjà lointain des origines et du terroir et celui beaucoup plus immédiat de la révolution tranquille ? La sociologie aura sans doute le dernier mot là-dessus ; il n'y a rien de mieux que l'investissement d'un territoire en friche pour assurer l'autorité et la renommée du chercheur. D'autres raisons militent aussi en faveur de cette convergence d'intérêts ; elles s'inscrivent dans le thème de l'ouvrage et émergent au fil des commentaires de certains auteurs. La conjoncture épistémologique actuelle est à la post-modernité, moins comme un constat historique — qui témoignerait d'une étape de civilisation ou d'un état de la lutte des classes — que comme hypothèse interprétative de nombreux phénomènes de rupture avec une idée figée et autoritaire de la modernité. Reconstituer l'archéologie de cette fiction interprétative apparaît aujourd'hui une tâche pressante dans tous les secteurs de la culture et du savoir. Au Québec, où l'histoire de la modernité reste de toute façon encore largement à faire, des « obstacles épistémologiques » (l'expression est reprise par Esther Trépanier, p. 103) s'étaient déjà dressés pour maintenir dans l'ombre tout un passé de luttes et d'expériences. Les mythologies personnelles entourant certains personnages clés des décennies 1950-1960 donnaient leur démarche comme seule fondatrice du bouleversement de toute la tradition.

Même si une partie des travaux rassemblés par le livre ont déjà connu une forme ou l'autre de circulation, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, à cause de la masse d'informations colligées, deviendra un important texte de référence pour qui s'intéresse à notre développement artistique et scientifique de la première moitié du siècle. Les temporalités varient selon les intervenants : Bourassa s'oblige à remonter aux débuts de la colonie, Blais et Fournier incluent la fin du XIXe siècle tandis qu'Allard et Lefebvre poussent jusqu'en 1960 leur aire d'investigation. Les objets n'ont pas été homogénéisés : côté culture, on utilise tantôt des œuvres, tantôt des documents comme le texte critique. Il n'en reste pas moins que certains moments, certaines institutions et certains individus commencent à se détacher et à faire nœud dans la vaste constellation des références. En sciences, Marie-Victorin apparaît comme une grande figure de transition et d'initiation, tandis que, pour les arts et la littérature, 1918 marque une année faste avec la parution de la revue mensuelle *Le Nigog*. Dans la plupart des champs, on rencontre des discontinuités, des alternances d'avancées et de reculs que ponctuent les rapports complexes (depuis l'opposition radicale jusqu'à l'amalgame) de la modernité avec la tradition.

En fait, cette mise à distance de la tradition constitue une sorte de plate-forme commune à partir de laquelle les auteurs, combinant les références théoriques avec l'examen empirique des particularités d'un corpus, tentent d'établir leurs propres paramètres de la modernité. Jean Baudrillard est une source omniprésente dans le débat, différemment avouée et assumée selon le contexte. (« Modernité », *Encyclopædia Universalis*, XI, 1973 : 139-141.) On lui doit d'avoir insisté sur la modernité comme le processus idéologique qui émerge au moment où la société moderne se pense précisément en termes de modernité et produit les avant-gardes pour assurer la marche symbolique de l'histoire. Cette modernité est donc une construction qui en suppose une autre : la constitution du passé en tant qu'ennemi à vaincre. Derrière ces représentations, insistent certains textes qui le démontrent par des analyses d'œuvres, il se produit néanmoins de véritables ruptures, des modifications structurales profondes, des changements de paradigmes.

D'aucuns préféreraient réfléchir la modernité selon un mode transhistorique — une sensibilité récurrente qui accompagne toute novation — et se débarrasser d'un mot de plus en plus disqualifié pour son flottement conceptuel et les *a priori* qu'il transporte (par exemple, le mythe du progrès). D'autres veulent au contraire l'assigner à des coordonnées spatio-temporelles précises, qui varient selon les critères retenus pour la coupure : elle serait peut-être née à la Renaissance, avec l'invention de la presse d'imprimerie, ou encore elle surgirait des XVIIIe et XIXe siècles, comme contrecoup au processus d'industrialisation de l'Occident. Elle devient le plus souvent une sorte de moyen terme entre la modernisation, qui vise les transformations politico-économiques des sociétés et de leurs institutions, et le modernisme, qui désigne un mode d'ajustement propre au champ culturel : la propension à l'autoréférence et la quête de la spécificité du médium. L'un et l'autre registres semblent d'ailleurs mus par une même volonté d'autonomisation, de rationalisation et de spécialisation.

On ne peut pas reprocher à l'ouvrage de ne pas établir une définition claire et univoque d'une modernité qui se donnait, d'entrée de jeu, comme multiple, polymorphe et soumise à toutes sortes de contingences historiques et idéologiques. Pour que *L'avènement de la modernité culturelle au Québec* présente autre chose qu'un intérêt documentaire, cependant, on doit s'attendre à ce que le livre soulève et explore un certain nombre de

questions théoriques originales et pertinentes à son objet. Sous cet angle, les succès sont mitigés pour toutes sortes de raisons, qui ne sont pas nécessairement imputables à la compétence individuelle des différents auteurs. Les participants au colloque avaient été sollicités, semble-t-il, à considérer la modernité sur son arrière-plan de modernisation, c'est-à-dire, à faire le lien entre les pratiques culturelles et scientifiques et les conditions socio-historiques qui les ont vues naître. L'historien d'art, de la littérature ou de la musique est ici nettement désavantagé par rapport à l'historien sociologique, qui s'occupe justement de ce genre de rapports. Déjà aux prises avec des problèmes d'esthétique complexes, le premier se contente souvent d'une mise en situation sommaire (une sorte de décor brossé à larges traits) des transactions qui l'intéressent plus particulièrement et qui se trouvent à l'intérieur du produit culturel lui-même. Crise économique, guerre, montée du nationalisme, autant d'éléments à mettre au compte d'une espèce de causalité générale, que l'argumentation du texte ne cherche pas à assumer. En comparaison, les articles de Duchesne et de Fournier, qui traitent de l'institution, paraissent disposer d'un meilleur appareil conceptuel. Les changements s'y articulent à partir de positions de classes ; ils s'expliquent par des luttes de champs ou par le rôle d'agents symboliques. Parmi les auteurs qui se servent des échanges avec l'étranger comme déclencheurs de modernité (le cas de la musique est exemplaire à ce propos), c'est encore chez Duchesne et Fournier qu'on trouve un dépassement de la simple notion d'influence et une exploration des mécanismes qui gouvernent ces rapports.

À parcourir l'ensemble des articles, l'on se rend toutefois compte que certaines particularités du contexte local ont tendance à s'imposer et confèrent à nos efforts de novation leurs traits spécifiques. Il en serait ainsi de notre tradition religieuse, qu'elle se manifeste sous la forme d'un cléricalisme autoritaire ou avec le visage rajeuni du personnalisme chrétien et du néothomisme. L'idéologie du terroir et l'héritage amérindien sont aussi des facteurs à prendre en compte dans notre quête d'une physionomie moderne. On regrette ici que les intervenants, occupés à déblayer chacun sa portion du territoire québécois, ne se soient pas attachés à réfléchir le type d'écart que produit, par rapport à la situation européenne, le retard dans l'implantation de la modernité. À moins d'adopter une position transhistorique (ce qui n'est pas le cas de la majorité des auteurs), on doit admettre que certaines conditions politiques, sociales et économiques ont présidé à l'avènement de cette modernité d'origine qui sert de grande référence dans l'ouvrage. Son transfert différé s'articule à partir d'un double déplacement (modernisation/modernité), qui n'est évoqué que par bribes, plus souvent décrit qu'analysé (à titre d'exemple : si une exaltation de la subjectivité romantique se construit sur un arrière-plan de Révolution française, qu'en est-il de la variété « indigène » ?).

Ce qui nous amène à parler d'une dernière articulation qui constitue un des aspects les plus intéressants du livre. Il s'agit, pour reprendre les termes retenus par Esther Trépanier, des liens entre modernité et modernisme et de la réflexion esthétique s'y rattachant. Les auteurs s'entendent pour reconnaître que l'œuvre moderne achevée a pour trait principal son autoréférentialité. On peut aussi la définir comme une opacification des signes : il s'agit toujours d'une attention maximale portée à la forme au détriment de toute référence extra-artistique. Cette transformation radicale, que le critique américain Clement Greenberg a qualifiée de moderniste, n'est pas nécessairement première, ni unique, dans le processus de détachement qu'une œuvre amorce par rapport à la tradition. Il y a des créations qui opèrent leur rupture dans le champ thématique ou

iconographique, en prenant la contrepartie des valeurs en place. Traiter avec ironie l'institution religieuse, la morale sexuelle ou l'idéalisation de la vie rurale manifeste déjà une attitude critique qui va bientôt contaminer l'appareil à signifier lui-même. Ailleurs, c'est par le biais d'inventions techniques que se déclenchent les modifications : électrification au théâtre, usage de bandes magnétiques par les musiciens. Une situation inédite se découvre en littérature : dans notre production dite mineure, ce sont des œuvres plus mineures encore qui donnent les premiers signes de novation ; nos grandes machines narratives s'affairent plutôt à maîtriser la tradition.

Ici encore, on se prend à rêver d'une étape ultérieure de conceptualisation, où l'analyse de l'objet local amènerait à des perspectives théoriques plus générales, à un retour de la pratique québécoise sur la théorie importée d'ailleurs. L'ouvrage explore plusieurs modes de l'autoréférentialité dont il faudrait approfondir l'articulation. Si certains médiums aspirent à la forme pure (couleurs, dessin, son, rythme), d'autres opèrent plutôt par détournement de la référence (poème ou roman qui met en scène l'acte d'écrire). On trouve chez une majorité d'auteurs une allusion au rôle fondamental de la subjectivité, qu'il s'agisse d'une affirmation d'originalité et de dissidence ou d'une exploration de soi et d'une plongée dans l'inconscient. À poursuivre ce filon sans prudence méthodologique, on en arrive à nager en pleine contradiction : l'oeuvre moderniste se présente elle-même et elle représente son auteur ; elle se retrouve simultanément opaque et transparente. Historiquement, comme le relève F.-M. Gagnon, une insistance sur les automatismes de la création nous a portés à rejeter le terme d'abstraction pour nos premières œuvres dignes de ce nom. Les textes effleurent le problème sans le traiter à fond, encore une fois.

L'avènement de la modernité culturelle au Québec vient consacrer un immense effort de défrichage. Il donne, pour l'avenir, beaucoup à penser !

Nicole DUBREUIL-BLONDIN

Département d'histoire de l'art,
Université de Montréal.

Hélène ECK (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la deuxième guerre mondiale*, Paris, Lausanne, Bruxelles et Montréal, Colin/Payot/Complexe/Hurtubise, 1985, 382p. (Communauté des radios publiques de langue française.)

Quel beau et bon livre, qui n'aurait certes pas pu paraître il y a quarante ans, sous le feu de l'action « libératrice » et sans la photocomposition et l'impression *off-set* actuelles ; livre qui vaut, sinon son pesant d'or, qu'allègent certes les organismes subventionnaires, du moins amplement son prix d'achat ! La Communauté radiophonique de langue française n'a décidément rien négligé pour offrir au lecteur un livre de très grande qualité d'édition, remarquable par la place qu'occupent les photographies, souvent jaunies dans les tiroirs ou les dossiers, ainsi que les cartes, les illustrations d'affiches et de journaux